ALBE ET EGMONT
VÉRITÉ OU FICTION LYRIQUE

Robert Pourvoyeur

"Ainsi s'écrit l'histoire": locution dont on fait volontiers usage, sur le ton désabusé qui convient, chaque fois que se découvre un nouveau pot-aux-roses dans l'opulent jardin des erreurs historiques. Ainsi, il s'avère parfois qu'une légende s'est créée autour de personnages importants du passé, pour servir des objectifs ou des buts politiques propres à la période dans laquelle ces personnages historiques étaient évoqués. Mais il est généralement impossible d'effacer complètement de la mémoire collective, certaines catégories de personnes, si souvent décrites, qu'elles en deviennent des sortes d'archétypes. On a beau se frotter la main, comme lady Macbeth, la tache de sang reste indélébile et réapparaît peu après. Le retour à la vérité devient encore plus difficile, si la vision erronée s'est trouvée consolidée, pour avoir été utilisée dans des manifestations artistiques, telles que romans, pièces de théâtre, morceaux de musique, tableaux, sculptures, etc. Les déformations politiques de base deviennent ainsi des vérités. Certains moments de grandes convulsions politiques, sociales, religieuses et philosophiques sont plus propices que d'autres, à l'éclosion de réputations de grandes vertus civiques ou, au contraire, de défauts parmi les plus destructeurs: ambition sans fin, cruauté, fausseté, égoïsme, fanatisme...

Les troubles politiques et religieux du 16e siècle aux Pays-Bas (Belgique et Hollande) ont évidemment donné naissance à des travaux de réflexion ultérieurs, portant sur – notamment – : les ambitions centrifuges de la haute noblesse; les violentes confrontations entre des opinions religieuses et philosophiques existantes et des opinions et courants nouveaux; la

naissance du mercantilisme, de l'idée de nation et de celle de pouvoir absolu du souverain; une "lutte des classes", au sens moderne du terme, qui semble s'amorcer et qui est provoquée par la considérable accroissement des différences de revenus entre certains groupes de population – différences qui deviennent énormes et provoquent des révoltes tantôt locales, tantôt plus généralisées, parmi les très défavorisés.
Un ambassadeur, décédé maintenant et comptant parmi les apôtres les plus zélés de l'idée européenne, évoquait volontiers dans les années '50, le fait significatif que le règne de Charles Quint, un néerlandophone, entouré de conseillers provenant des Provinces Unies d'alors (Pays-Bas, Belgique, Luxembourg et le Nord de la France) s'appelle dans les manuels d'histoire espagnols, "il periodo flamenco", synonyme d'oppression; tandis que le règne de Philippe II, un hispanophone entouré de conseillers espagnols , s'appelle dans les manuels belges, néerlandais et luxembourgeois "la période espagnole", "de Spaanse tijd", symbole de persécutions, d'emprisonnements, et de meurtres politiques. Et le paradoxe de se poursuivre: Hernani (Hugo) et Ernani (Verdi) pour l'Espagne martyre; Egmont et Hornes, (Schiller, Goethe, Beethoven, Donizetti, etc.) pour – disons – le Bénélux !
Tout cela débouche sur une famille d'Albe dont le nom est encore toujours généralement synonyme de mécénat, de protection des arts, et d'honneur en Espagne, tandis qu'en Belgique et aux Pays-Bas, il l'est de tyrannie sanguinaire et d'implacable cruauté. Curieusement, on pardonne ses nombreux défauts à l'Empereur Charles Quint dans les Provinces Unies, où il a pourtant sévi sans beaucoup de compassion. Quant à Philippe II, il devient en Espagne "el Rey prudente", et donc un monarque important et bénéfique; on l'a encore vu à l'occasion d'une très belle exposition au Musée du Prado, à Madrid, en 1998, malgré certains portraits quand même assez révélateurs du véritable caractère d'un monarque imbu de lui-même, d'une intelligence inégalement développée, probablement cruel et certainement intraverti. Ce fils d'un monarque polyglotte, est unilingue hispanophone. Son père a lutté contre le protestantisme naissant, mais est resté en contact avec ces riches et libertaires provinces du Nord, qui l'ont vue naître, à Gand. Après une Joyeuse Entrée plutôt maussade, Philippe II, lui, quitte ses possessions

nordiques et n'y reviendra plus. Ses instructions et consignes seront données depuis Madrid, et plus tard, depuis l'Escorial.
Dans un livre qui a fait quelques bruit, [1] A. Morelli a réuni une série d'études tendant à démythifier certaines figures de l'histoire de Belgique. L'article consacré à Charles Quint et Philippe II décrit l'évolution des opinions émises sur ces deux souverains, en exposant les avis favorables et défavorables, mais sans prendre nettement parti. On y trouvera aussi une précieuse bibliographie d'auteurs "pour" et "contre".
Il est certain que les dernières recherches ont tracé de Philippe II un portrait beaucoup plus nuancé que celui qu'on faisait du roi, durant le 19e siècle, par exemple. Quoiqu'il en soit, il n'en reste pas moins que devant l'échec de gouverneurs plus conciliants et plus diplomatiques, le roi va envoyer un soldat, un bon soldat même, mais avant tout un serviteur sans compromissions.
Il ne paie pas de mine, ce duc d'Albe, et les peintres n'ont pas été très indulgents envers lui: il apparaît comme froid, hautain, fanatiquement dévoué au roi et à l'Eglise et, par conséquent, disposé à exécuter sans souplesse ni concessions, les ordres les plus implacables et les plus sanguinaires. Il suffit de lire l'article que la première en date des encyclopédies Larousse (celle, la monumentale, écrite à partir du milieu du 19e siècle), consacre au duc d'Albe, pour se rendre compte de ce que les librettistes du *Duc d'Albe* de Donizetti ont dû penser de ce "monstre ivre de sang" qu'ils allaient mettre en scène dans leur livret.
Le duc n'a toutefois pas été lui-même le concepteur de ces répressions impitoyables. Tout au plus peut-on lui reprocher d'avoir été l'exécuteur docile des hautes œuvres de son souverain, sans les discuter et les interpréter et sans plaider jamais la clémence. Sans doute, un parfait serviteur, conforté dans son interprétation sans nuances d'une politique impitoyable de répression, par les idées du temps sur l'absolutisme du souverain et le devoir d'obéissance du soldat.
Quant à Egmont, tout comme Hornes d'ailleurs, il a été honoré depuis le 17e siècle comme un héros de la liberté des Provinces Unies.
La famille est originaire de cette zone de l'estuaire des grandes rivières, Rhin, Meuse et Escaut, à la frontière entre la Zélande et la Hollande, plus exactement à Egmond-aan-den-Hoef. Le grand château d'Egmont se

situe entre cette dernière localité et la ville d'Alkmaar. Egmont ou Egmond? L'histoire a tranché en faveur de la graphie Egmont avec "t", et les historiens compétents tendent aussi à considérer que c'est bien là la graphie d'origine. Jan III van Egmont, surnommé le Boîteux (Manke Jan), époux de Magdalena van Weerdenburg, grand-père de notre Egmont, sera le premier à porter le titre de comte.
Lamoraal (plus tard il signera Lamoral), né en 1522 au château de la Hamaide (Hainant), devient un des nobles les plus importants des Pays-Bas, et sa carrière sera mi-partie diplomatique, mi-partie militaire: il épouse par procuration Marie Tudor, pour le futur Philippe II (1554), après ses succès militaires devant St. Quentin et Gravelines. Il sera notamment gouverneur de la Flandre et de l'Artois. Il est riche et considéré, franc, ouvert, naïf, impulsif, mais guère un meneur de foules! Il séjourne volontiers dans ce qui a été sa résidence préférée, entre les nombreuses demeures qu'il possède: le château de Zottegem, une petite ville assez importante du Sud de la province de Flandre Orientale (Belgique). L'origine du nom serait's Ottos hem, la demeure d'Othon.
La mère de Lamoral, Françoise de Luxembourg-Fiennes, et le père de celle-ci, Jacques II de Luxembourg-Fiennes, y ont d'ailleurs été enterrés; le château n'est devenu possession d'Egmont qu'en 1530. [2]
S'il est un des officiels du régime, Egmont ne peut cependant pas accepter de gaîté de cœur cette superstructure de contrôle dont Philippe II veut coiffer les Pays-Bas. Une idée en entraînant une autre, il va être amené à cautionner d'autres aspects de cette révolution qui couve, même si, souvent, ceux-ci l'intéressent moins: les aspects sociaux, révolutionnaires et partiellement, les prises de position religieuses. Il sympathise donc avec des protestants modérés, ce qui l'amène à moins de sévérité avec les protestants plus durs (et il en est qui prêchent la révolution sociale totale). Il sera décapité sur la Grand Place de Bruxelles en 1568, avec de Hornes, sous l'inculpation de lèse-majesté(!). Sa dépouille mortelle est ramenée plus tard à Zottegem, dont les Espagnols confisquent le château, qui ne sera rendu à Sabine de Bavière, la veuve d'Egmont, qu'en 1576.
Il est curieux de voir qu'alors que s'établit la souvenir d'une époque horrible, sanglante, [3] la figure du comte d'Egmont, elle, va être

progressivement oubliée. Il est vrai que dans ces "Pays-Bas espagnols" qui se forment au Sud, le souvenir d'un protestant ne prédispose pas à lui rendre justice et le celui du comte présumé martyr de la liberté religieuse, va s'effacer un peu, alors que dans les Pays-Bas du Nord, être protestant devient un titre de gloire.
Ce n'est qu'en 1887 qu'un procureur général belge, E. De Bavay, tente de prouver l'innocence du comte. Ceci met en route un puissant mécanisme de remise à l'honneur. Dès 1872, est érigée une statue d'Egmont à Zottegem. Le squelette lui, n'est complété qu'en 1984, avec la vertèbre qui a subi la décollation et les corps d'Egmont et de sa femme reçoivent une sépulture finale. Le château, qui a beaucoup souffert, a fini par être restauré, partiellement, mais fort bien.
Indiscutablement, l'influence de la très belle tragédie de Goethe (1791) et de l'inoubliable musique de Beethoven (1810) a été pour beaucoup dans cette focalisation sur la figure d'Egmont. Goethe n'a toutefois, expressément, pas voulu faire une œuvre d'une rigoureuse exactitude historique, mais un hymne à la liberté, pour laquelle l'idéaliste Egmont meurt. Le duc d'Albe n'y est qu'un diplomate rusé et une sort d'automate sans conscience, qui sert aveuglement son roi. Après Goethe, comment voir Egmont et Albe autrement, surtout dans un opéra, genre où le triomphe de la vérité historique ne vient en tout état de cause, qu'au second plan?
Eugène Scribe et Charles Duveyrier n'ont eu qu'à puiser dans un matériau déjà fixé sur un plan mondial, grâce à Goethe et à Schiller. On notera que cette opinion favorable n'avait guère modifié l'idée qu'on se faisait d'Egmont, dans le pays où il avait vécu et était mort. Néanmoins sous le bourgmestre Jules Anspach, une statue des deux hommes fut érigée sur la Grand Place de Bruxelles, et transportée plus tard dans le jardin du Petit Sablon (Kleine Zavel), moins prestigieux que la Grand Place, mais charmant et intime.

* * *

J'ai tenté d'atténuer l'image du duc d'Albe, bourreau fanatique, instrument aveugle et insensible d'un tyran déséquilibré. J'ai essayé de



Ritratto del Duca d'Alba di Antonio Moro (1520- ca. 1577)
Musées d'Arts Royaux, Bruxelles

ramener à une proportion moins héroïque mais plus vraisemblable un Egmont qui ne fut pas vraiment un héros sublime, mais un noble tentant simplement d'atténuer le conflit entre un souverain et ses sujets, tout en restant, tout de même soucieux de maintenir aussi les libertés traditionnelles, tout en réagissant aussi contre l'absolutisme du roi, qui menaçait la noblesse. N'est-on pas en droit de supposer qu'avec l'exécution d'Egmont et de Hornes, le représentant de Philippe II avait voulu faire un exemple avec une initiative qui ne fut guère heureuse finalement et qui se retourna contre le monarque espagnol?

Voyons un peu ce que Scribe et Duveyrier ont fait de ces deux hommes dans leur livret pour Donizetti et utilisons essentiellement pour ce faire, la version originale des deux Français. La traduction en italien qu'en fit Angelo Zanardini pour les représentations posthumes de l'opéra en 1882, ne présente aucun intérêt pour une comparaison entre le duc historique et le duc de l'opéra, celui de 1882 n'étant pas donizettien, sauf sa précieuse musique.

Qu'ont pu faire Scribe et Duveyrier, si ce n'est imaginer, bien dans l'esprit du temps et la conception des livrets d'opéra de l'époque, l'intrigue super-conformiste, d'un fils du duc d'Albe – un fils naturel, car cela fait encore plus émouvant – et une fille tout aussi "naturelle" (mais de plus, légitime!) d'Egmont, qui vit discrètement à Bruxelles. Heureusement, ces stéréotypes seront sublimés par l'enthousiaste musique de Donizetti.

La population qui sert d'arrière plan vivant au drame qui va se nouer est d'un manichéisme lui aussi des plus conformistes. Sur la Grand Place de la cité brabançonne les bourgeois et le peuple chantent et boivent paisiblement. Mais la soldatesque espagnole fait irruption, boit la bière des bourgeois attablés et enlève leurs danseuses aux Flamands qui ne protestent pas. [4] Cette Grand Place est commodément pourvue d'une caserne d'arquebusiers et d'une brasserie, permettant aux soldats sortant de l'une, d'aller piller l'autre!

Hélène paraît: elle est la fille du comte d'Egmont. Il a eu 13 enfant, mais on lui connaît surtout deux fils, Philippe et Charles de Sabine de Bavière qu'il a épousée en 1644.

La scène décrite ci-dessus se passe le jour après l'exécution d'Egmont, le 15 juin 1568; le comte a 46 ans. Si Hélène est fille de Lamoral et de Sabine,

elle a ce moment, au maximun 23 ans et serait l'aînée des enfants d'Egmont.
Des soldats "albanais" (c'est-à-dire ceux... du duc d'Albe) et des gardes wallonnes (il y en eut jusqu'au 18e siècle en Espagne, même lorsque les Pays-Bas méridionaux n'étaient plus espagnols, mais autrichiens) passent. Mais voici qu'apparaît un autre des personnages principaux de l'opéra, Henri, connu sous le nom d'Henri de Bruge (*sic*), sans doute parce que le nom de cette ville rime avec "refuge". Nous apprenons rapidement que ce garçon n'est autre que le fils du duc d'Albe. En 1568, au lendemain de l'exécution de Egmont, nous entendons donc le duc reconnaître qu'il a enlevé la mère d'Henri, qu'il l'a rendue mère, mais que celle-ci a ensuite fui le duc pendant 18 ans, le privant ainsi de voir son fils. Cela porte la date de naissance de ce fils inattendu à ± 1550 ou 1549 (qui serait de quelques années plus jeune qui Héléne, qui semble n'avoir ni frères ni soeurs dans l'opéra). Or, le duc d'Albe n'a séjourné aux Pays-Bas que de 1567 à 1573, ce qui n'a pu lui permettre de confectionner un fils nubile dans des temps physiologiquement normaux. Mais il a peut-être fait un saut jusqu'aux Pays-Bas (longtemps avant d'y avoir été expédié par Philippe II). Le temps de procéder à la dite confection. Scribe et son complice prévoient d'ailleurs une horrible vengeance de la mère d'Henri, qui, sur son lit de mort, informe le duc, de la véritable identité d'Henri et lui demande d'épargner leur enfant. Il est chronologiquement impossible de déceler à quelle époque le comte d'Egmont "au sentier de l'honneur guida les premiers pas" d'Henri, ni pourquoi il a pu se mêler des affaires de cœur du duc d'Albe et des conséquences démographiques qui en ont découlé.
Dès 1568, le duc est informé par le Roi de son départ prochain pour l'Espagne, selon l'opéra, départ qui, en réalité, a eu lieu en 1573, mais qui dans l'opéra se produit pratiquement tout de suite après la mort d'Egmont.
Mais laissons toutes ces invraisemblances. Que penser du caractère du duc d'Albe?
On ne sait rien d'autres mesures de clémence, qui auraient été prises par le duc "historique". Le duc de Scribe est-il demeuré amoureux de celle qu'il a rendue mère, mais qui lui est restée inexorablement hostile? En pensant

au caractère du duc "historique", on pourrait penser que celui-ci, exécuteur mécanique et sans réflexions propres, des instructions impitoyables du roi, ne se sera guère intéressé à rechercher ce fils perdu. De plus, on l'imagine mal, veillant sur son descendant, le libérant après chaque arrestation, et supportant les insultes les plus graves, qu'il pardonne parce que c'est son fils qui les profère. Comment cet odieux tyran qui révolte toute une population peut-il être aussi systématiquement disposé à sauver un fils qu'il n'a pas connu et qui le hait?
Brusquement des liens du sang, liens qu'il ne connaît que depuis peu, lui inspirent l'envie qui ne peut être que théorique et de principe, de protéger un jeune homme qui ne cesse de le couvrir d'injures... Dans son cœur, vide jusqu'alors, un fils a pris place et le père veut conquérir sa tendresse. Pour cela, ce démon fait litière de tous ses principes, et de sa fidélité au roi, qu'il ne questionnait pas. Il s'humanise, semble-t-il. Peut-être est-il par là plus proche de l'homme que le duc Albe a peut-être été vraiment, en dépit de la réputation qu'il a universellement acquise. La famille d'Albe a peut-être vraiment été fière de son sang, au point que le duc ait voulu protéger à tout prix un autre "Albe", un autre homme dans les veines duquel coulait un sang dont Albe était fier...
Tout cela est certes plausible, mais suppose quand même une rupture dans le caractère du duc, d'une volte-face de 180 degrés. Le soldat fait place à l'homme fier de son sang. Il y a plus de logique et de continuité, malgré tout, dans la personnalité d'Henri, un garçon généreux, prêt à se sacrifier pour venger Egmont, pour venger le peuple des Pays-Bas. Il se refuse ensuite à avouer pourquoi il ne peut plus tuer le tyran: c'est son père.
Et le comte d'Egmont? Il n'apparaît pas dans l'opéra, mais sa personnalité imprègne le caractère de plusieurs des personnages et dicte leurs actions. On peut supposer sans se forcer, que la différence de caractère entre le vrai comte et celui qui dans l'opéra exerce une influence posthume, est due au prestige dont sa mort exemplaire a auréolé le personnage.

* * *

Il est temps de conclure un texte qui, enfonçant une porte ouverte, n'a pu prouver qu'une seule chose: les livrets d'opéra du 19e siècle ne sont pas des exemples d'exactitude historique, bien loin de là! On savait déjà ça, c'est évident; point n'était donc besoin de le démontrer à nouveau. Le fait que Scribe ait pu distiller ensuite pour Verdi le livret des *Vêpres siciliennes*, à partir de celui, non utilisé, du *Duc d'Albe*, prouve à quel point il manipulait des personnages et des situations fort stéréotypées. Stéréotypées, oui, mais inspiratrices pour de très grands musiciens.
Et il est curieux de voir que dans leur insouciance ingénue, Scribe et Duveyrier se sont peut-être, sans le vouloir ni le savoir, rapproché davantage du vrai Albe et du vrai Egmont, que de ces personnages que la tradition nous a conservés.

---

1. A. MORELLI (sous la direction de) *Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et des Pays-Bas*, E.V.O., Bruxelles, 1995 (article d'ALINE GOOSSENS).
2. Danny Lamarcq, un spécialiste d'Egmont et des souvenirs (château, statues, caveau et tombe) qu'il a laissé, est l'auteur d'une multitude de textes très fouillés sur la matière. Voir *Stedelijk Informatieblad van de Stad Zottegem* et quantité d'autres bulletins et revues.
3. Au début du 19e, on compare beaucoup le régime répressif du duc d'Albe avec les abus de la Terreur, durant la Révolution française. Mais le chiffre de 100.000 victimes, avancé par les contemporains, est très critiqué au 19e siècle et fait place au début du 20e, à celui de 20.000, pour se fixer actuellement à une estimation de 8 à 1000 (A. Goossens).
4. Le livret parle alternativement de "Belges" et de "Flamands"!